

VILLA GILLET - LYON, 16 novembre 1997

Cycle de conférences sur le thème :  
Etat, nation, citoyenneté : pour une Europe nouvelle.

Intervention de Madame Maria de Lourdes Pintasilgo



**Premier volet : La mémoire**

Je commence par dire comment je me situe par rapport à l'identité spirituelle avant de dire quelque chose sur l'histoire qui n'est pas mon domaine mais en repêchant quelques-unes des idées de M. de Foucault.

## Fundação Cuidar o Futuro

L'identité, en fait, se définit en s'opposant à l'identité des autres. C'est une évidence mais c'est vrai pour l'individu, c'est vrai pour des peuples : l'autonomie et la conscience de soi n'est autre chose que la conscience de la différence par rapport à l'autre. Voire la presque totale opposition entre nous et l'autre. Comment l'Europe a-t-elle vécu cela ? Il me semble en regardant l'histoire de notre continent que d'abord elle l'a vécu à l'intérieur d'elle-même.

Il y a quelques années, deux de vos enseignants français ont publié et continuent de publier un atlas stratégique d'abord mondial et puis européen. Ils ont eu l'originalité de regarder cet atlas dont pas comme un planisphère auquel nous sommes habitués mais en regardant le monde à partir du Pôle nord et la vision

est tout à fait différente. Quand on se concentre sur cette vision à partir du Pôle nord, on voit que l'histoire de l'Europe, après les antiquités grecques et orientales, classiques, cette Europe a été tout le temps dans un mouvement d'expansion et de repli. Même la petite Lithuanie - je dis petite, le Portugal est petit aussi - est entrée jusqu'en Pologne et y était bien enracinée. La grande Suède, le grand Danemark de l'époque, pour ne pas parler des autres identités qui ont fait une incursion dans le reste du continent.

Pour me situer moi-même en tant que Portugaise, je vois plutôt le départ de Portugais vers d'autres mondes ; on était un million et demi à l'époque et il n'y avait à mon avis rien de commun entre ce million et demi qui partait pour découvrir le monde et le Portugal d'aujourd'hui. A mon avis, il n'y a pas cette force, et je pense que c'est la même chose avec la Grèce et l'Egypte d'aujourd'hui. Le Portugal ne pouvait pas entrer dans le continent car il y avait cette grande réalité qui était devenu, beaucoup plus tard que le Portugal, un Etat, l'Espagne. Alors le Portugal est parti et puis d'autres ont suivi, notamment les Espagnols.

Mais cette identité par rapport à d'autres a aussi deux éléments très forts : celui dont je viens de parler : à partir du début du XVème siècle, on a eu une succession d'évènements de départ des Européens qui ont découvert qu'il existait d'autres civilisations, des valeurs bien différentes. Mais même dans notre géographie, nous avons eu un premier temps qui était les croisades. On peut y voir seulement un mouvement religieux mais on peut y voir aussi une question d'identité.



Je pense que dans ces deux cas, nous nous sommes heurtés à d'autres qui étaient différents ; par exemple en ce qui concerne l'expérience de mon propre pays, un Jésuite qui habite le Japon depuis trente ans a mis 24 ans pour faire un dictionnaire japonais-portugais. C'est vraiment un évènement au Japon parce qu'eux apprennent bien à l'école primaire que la première grammaire qui a été faite en langue japonaise a été faite par un autre jésuite portugais, Rudig l'Interpète, à la fin du XVIème siècle. Cela a un sens pour eux comme c'est un motif de fierté pour les Portugais, ce qui me semble légitime.

Nous avons en tant qu'Européens à la fois une recherche d'identité dans cette opposition à l'intérieur de nos frontières très proches et l'affrontement à l'extérieur à un monde tout à fait autre dont les cultures et les civilisations orientales.

Mais l'identité se fait aussi autour des mythes. Et ces mythes nous en avons hérité. Et je dis bien mythes parce qu'il y a mythes proprement dits, par exemple, ceux dont nous avons hérité de la Grèce et il y a des images du passé qui sont parfois tout aussi structurantes et contraignantes que les mythes eux-mêmes. C'est-à-dire que ces images du passé avec les couches successives des générations revêtent une forme qui est vraiment mythique.

Pourquoi tout cela ? Parce que l'identité ne peut pas se passer d'une structure symbolique et ce que nous cherchons dans les mythes ou dans ces images du passé mythifié ce n'est qu'une certaine mythologie agissante





et qui touche même notre affectivité actuelle. Il nous suffit de repenser à tel ou tel évènement en Europe, soit dans chacun de nos pays, soit dans l'Europe dans son ensemble, pour avoir bien la notion que cette structure symbolique est présente et qu'elle contribue radicalement à la formation de l'identité.

En récapitulant un peu ce que j'avais lu ailleurs, je me demandais : avons-nous ajouté des mythes nouveaux aux mythes grecs ? Là il y a bien sûr des mythes grecs très puissants - les grands mythes qui ont hanté toutes les têtes d'écrivains, de musiciens, du mythe d'Antigone qui a été un peu détronée au début de ce siècle par son père à cause du cher Freud et pour un temps c'est en effet Oedipe qui a eu la première place mais je pense, et Georges Steiner a donné une contribution extraordinaire à cet égard, que le mythe d'Antigone dans ce qu'il représente est un mythe fondateur de notre civilisation dans le sens qu'il y a des lois non écrites, des valeurs qui nous conduisent au-delà de tout ce qui est consigné dans la lettre du droit ou dans la constitution d'un Etat. Il n'a pas manqué de gens qui ont fait un parallèle entre Antigone et Jésus-Christ dans le don total à l'autre. D'ailleurs des évènements très semblables, un évènement crucial de la vie d'Antigone dans l'Évangile lui-même - c'est quelque chose de très important pour les mouvements actuels de femmes dans les églises - l'idée c'est que, si vous connaissez bien l'Évangile, le Christ est allé chez une famille qu'il aimait beaucoup et une des soeurs de cette famille est venue avec de l'huile très chère, elle a lavé ses pieds et on se demandait pourquoi elle avait fait ça. Il y a un parallèle très important : en le faisant, elle était

Fundação Cuidar o Futuro



déjà en quelque sorte en train d'accomplir un rite de funérailles et elle disait par ce geste : il faut que cete homme quand il meurt il ait un enterrement, une mort digne de sa qualité d'homme, ce qui était finalement ce qu'Antigone a fait avec son frère Polémis malgré ce que Polémis avait fait au niveau de son rapport à elle et de son mépris pour leur père.

Donc des mythes qui viennent de l'antiquité, celui d'Antigone est crucial mais il n'y a pas que celui-là.

On se demande souvent si nous avons des mythes nouveaux, des mythes dans notre littérature qui nous conduisent à enrichir. Je ne suis pas l'auteur de cette interprétation, on peut voir qu'il y a une identité du moi écartelé qui commence avec la Renaissance et qui a son apogée chez Casanova. Casanova, c'est l'homme éclaté, la sexualité éclatée. C'est quelque chose de nouveau de la Renaissance qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

Puis il y a l'autre moi, pas du tout éclaté, centré sur quelque chose qu'il poursuit contre tous et contre toute évidence du réel : Don Quichotte. Il regarde les choses, qui semble penser qu'il y a là des choses réelles et le pauvre Sancho qui est à côté lui dit : mais, tu ne vois pas ça, ce n'est pas ce que tu vois, il n'y a pas de moulins". Et l'autre lui dit : "si, si il y a des moulins, alors on y va. Et toujours la poursuite de quelque chose, et là je rencontre un mythe formateur européen qui est celui du recentrement sur un mythe idéal toujours à poursuivre.

Et on en parlait dans le train, il faut ajouter à ces deux mythes de la littérature : le moi qui n'est plus



le moi éclaté ni le moi centré sur la quête de l'idéal : mais qui est le moi indécis, notre cher Hamlet. Le moi qui a du mal à prendre une décision et je pense, vous M. le Professeur - et vous avez dit que j'avais eu pas mal d'opposition de la part des milieux conservateur dans mon pays, et bien ce que j'ai eu c'est que je ne suis pas Hamlet et donc l'affirmation de quelque chose : prendre le pouvoir quand il est là et l'assumer entièrement, c'est quelque chose, c'était ça, plus que mon programme quand on l'a discuté au Parlement avec furie presque, le Président du Parlement me disait une chose pareille dans le Parlement ; parce qu'on a cassé les pupîtres, parce que quand j'ai demandé, mais qu'est-ce que vous avez contre ce programme, est-ce ceci, est-ce cela ? etc., c'était une façon rhétorique de parler. Mais en voyant nos archives on retrouve cette expression-là, et je voulais dire : "ce que vous avez contre moi, c'est que je sois là" et avant que je ne le dise, quelqu'un a dit : "c'est vous-même qui êtes en cause, Madame". Donc c'était bien un affrontement de quelqu'un qui ne voulait pas jouer le rôle de Hamlet, qui voulait saisir l'occasion et ne pas ajourner les possibilités de se présenter.

Dans cette question des mythes, il me semble qu'il y a un aspect très important. Je parlais des mythes qui ne sont pas tellement difficiles à saisir mais les mythes qui fondent notre identité et que j'appelle les mythes primordiaux nécessairement engendrent des valeurs et ces valeurs-là contribuent à notre identité. Mais très souvent aussi les mythes se transforment en idéologie, c'est-à-dire qu'au lieu de les garder comme un soubassement de notre être, on en fait un système et ce



système semble conduire - bien sûr ce n'est plus le mythe, bien sûr que le mythe est parti dès qu'on a une idéologie avec ces dogmes, avec ses conclusions bien nettes, ses principes fondamentaux. Pire encore, cette idéologie n'existe pas sans des normes et les normes sont intériorisées, elles ressemblent un petit peu aux valeurs, mais comme le disait M. de Foucault tout à l'heure, ce n'est pas à l'éthique que nous faisons appel en ce moment, mais très souvent les normes de génération en génération se changent en mythes, simple convention sociale. C'est-à-dire nous partons d'un mythe et nous sommes là dans une convention sociale - on fait ça parce que toute notre vie on a fait comme ça. Et suivre ces conventions sociales vont jusqu'à déterminer l'évolution de notre propre continent.

Ceci pour l'identité. Pour le spirituel, j'ai la même difficulté que M. de Foucault mais il me semble que le spirituel a comme ressort dans notre continent l'expérience et l'effort métaphysique qui nous ont travaillé depuis le début de notre histoire. Ce qui est curieux quand on voit les programmes et les noms intéressants de la Commission européenne c'est toutes les choses avec un peu d'imagination que la Commission fait : les différents programmes, le programme Erasme, Os..., et autres : qu'est-ce qu'ils disent ? Pourquoi ce choix de ces noms-là c'est que finalement il y a eu une réflexion métaphysique qui était déambulatoire, qui se passait, qui allait de Bologne à Paris, de Paris à Coimbra. Et ça c'était étonnant, n'est-ce pas, quand on pense aujourd'hui aux distances, mais là il y avait une pensée commune qui se faisait d'une façon absolument extraordinaire. Et ce ressort du spirituel dans le monde métaphysique me semble très, très

important comme élément du spirituel.

Mais il y a aussi cette évolution, bien avant l'Europe mais qui coïncide avec son existence, la singularité, cette étrangeté pour ainsi dire obsédante du monothéisme qui a commencé avec Abraham et qui a pénétré toute l'Europe, au moins l'Europe telle que nous la connaissons. Donc c'est un spirituel qui à côté du métaphysique a aussi un monothéisme et ce qui est très intéressant c'est de voir à quel point ce monothéisme s'est mélangé avec des formes polythéistes.

Déjà nous savons pour le Christianisme comment on a repris beaucoup d'éléments qui étaient d'une époque polythéiste et on peut se demander si c'est là la vraie raison pour les conflits religieux qui ont traversé l'histoire de l'Europe ou est-ce qu'il y a, comme le pensent certains auteurs, en particulier Steiner dans une note sur la culture, qu'il y a un appel à une destruction brutale chaque fois qu'une société fait face à un degré de complexité qu'elle n'est pas préparée à affronter est-ce qu'il y aurait là quelque chose de ce type-là et donc ça serait davantage que la séparation de l'église orthodoxe, de l'église de Rome, que la séparation issue de la réforme et de la contre-réforme, plutôt l'affrontement, faire face à une réalité qui devient en effet trop complexe. Parce qu'en regardant de l'intérieur la démarche des uns et des autres on ne peut pas ne pas se rendre compte qu'ils n'avaient pas tort, chacun même s'ils s'affrontaient dans la réalité historique des faits.

Donc, pour moi, nous avons expérimenté ce spirituel à la fois d'attente et d'efforts métaphysiques et de conflits, et du religieux, héritage d'un religieux





monothéiste parsemé encore de polythéisme, nous l'avons expérimenté en tant que religieux conflictuel et avec ça, et c'est aussi très intéressant, en même temps qu'il y a ces guerres de religion, il y a une poussée de mystique partout dans le territoire européen. Et ça c'est impressionnant. Des mystiques qui eux n'étaient pas comme des philosophes, qui n'avaient pas de contacts entre eux mais qui sont là à chaque époque, je pense à Juliana de Norte, à Catherine de Sienne, je pense à Saint-Jean de la Croix, des mystiques qui en effet en quelque sorte reprennent tous les mythes et donnent au spirituel, à la dimension spirituelle, quelque chose de très profond, mais nous y reviendrons peut-être quand nous toucherons à la question de l'état de fait, mais qui ont été complètement oubliés de (changement de face de la cassette).

Mais la meilleure chose à faire c'est rester muet et calme devant Dieu. Et là on rencontre exactement le mysticisme de religions et de continents autres que l'Europe, notamment dans le bouddhisme zen. Et ça nous l'avons parmi nous, mais sommes-nous conscients de le récupérer ? sommes-nous conscients du fait que ça existe et que ça fait partie de notre héritage ou gardons-nous seulement, comme quand j'ai fait l'école, j'ai pas étudié l'histoire des idées, j'ai étudié l'histoire des guerres, telle ou telle bataille, telle ou telle chose, il fallait tout savoir et quand est-ce que celui-ci vous avait envahi et quand est-ce que l'autre était là et ça c'est un aspect de la nature humaine mais c'est pas tout. Et le reste est resté très caché.

[Nous voyons bien que la mémoire est une représentation



pas tellement un constat objectif ..... M. de  
Foucault].

Fundação Cuidar o Futuro



**Deuxième volet : quelle est notre identité aujourd'hui, qu'est-ce que nous voulons être exactement ?**

Je vais parler surtout de l'état où nous sommes. Et nous sommes en effet encore dans l'état-nation. Il suffit d'allumer la télévision et si vous avez le câble ou une antenne parabolique et vous passez les différentes chaînes européennes, vous voyez que les premières nouvelles sont toutes centrées sur la nation, sauf s'il y a un cataclysme majeur comme l'ouragan Mitch récemment mais pour le reste nous ne vivons que dans les frontières de l'état-nation et, au début, ces états-nations étaient définis par des frontières, qui étaient le résultat de je-prends-tu-me-laisse, il y a un contrat dans tel ou tel domaine et il est devenu, et c'est récent, l'état-nation est devenu la référence.

A mon avis, nous sommes en train de faire face à trop de nationalisme. Ces jours-ci il y a eu une rencontre extrêmement importante qui a eu lieu à Buenos-Aires concernant l'émission de CO2 et qui aura des conséquences terribles : le réchauffement du climat et puis ensuite la montée des eaux de la mer, et cela fera disparaître de la planète beaucoup de régions, non seulement des îles, mais des régions cotières et un pays comme la Hollande, depuis quatre ans, remontent les digues de deux mètres pour empêcher la mer de venir étant donné qu'ils se sont appropriés pendant des générations et si en Europe ils ne font pas ça, avec le réchauffement du climat, dans deux générations, il ne reste qu'une partie du sud de la Hollande, le pays de Brabant, le reste aurait disparu. Dans ces réunions qui concernent la survie de la planète, ce sont les égoïsmes nationaux qui empêchent de prendre une



décision. Et ça c'est gravissime. Ça n'a rien à voir avec le spirituel. Comment est-ce qu'on peut se dire solidaire des gens et en même temps faire aller le monde vers la catastrophe parce que ça touchera des millions de gens, pas seulement ceux qui seront directement affectés mais tout le monde et surtout les générations futures. Là l'état-nation montre ses limites.

Il est vrai aussi que l'état-nation a remplacé le colonialisme qu'il a exercé pendant cinq siècles, à peu près, de façon très diverse, je dois dire, selon les pays colonisateurs par de nouveaux agencements. Ce sont les agencements qu'on appelle agencements de coopération. Cette coopération est une blague. Ça peut être une expérience très intéressante pour ceux qui partent en coopération, surtout s'ils sont jeunes, mais comme on le disait en Amérique pour le Peace Corps, 'it's a nice experience for the kids', c'est une expérience amusante pour les enfants, mais la coopération comme disait une fois un professeur remarquable du Bangladesh, le Professeur Mohamed Yunus qui a créé la banque des pauvres, une banque où ils peuvent venir sans qu'ils aient aucun crédit, qui d'ailleurs paient leurs dettes à 98 % ce qui n'est pas le cas de n'importe quelle couche sociale, et c'est en train de rebondir dans d'autres pays du monde, y inclus en Europe, y inclus en France, en Norvège, etc.

Le Professeur Yunus disait qu'ils avaient eu beaucoup d'aide pour la coopération mais de cette aide seulement 5 % revenaient aux pauvres du Bangladesh. Parce que le reste, c'était pour payer les experts européens et américains et la plus grosse portion, c'était pour



payer les équipements que ces pays leur "vendaient", c'est-à-dire qu'ils vendaient à eux-mêmes sous le déguisement d'une coopération. Donc l'état-nation est en train - ce n'est pas d'aujourd'hui, ça remonte à deux décennies au moins - de faire une nouvelle opération mais tandis que nous les Européens avons l'état-nation comme figure de référence, nous avons vu pendant ce siècle cette figure de référence profondément ébranlée par une hégémonie dont on n'a pas parlé pendant le temps de la guerre froide. Et je me réfère à l'hégémonie des Etats-Unis, c'est-à-dire qu'ils font en sorte que l'état-nation européen ne soit plus un état-nation indépendant, si vous voulez, mais qu'il soit avec la récession de 29-30, et ensuite avec la décision unilatérale du Président Nixon de remplacer l'or par le dollar, on est devenu des gens que l'on conduit à la baguette et on peut se demander où est le spirituel dans tout cela et quelle est notre réaction en tant qu'Européen en face à des phénomènes pareils.

D'un autre côté aussi, je voudrais le citer, la science qui a été pendant longtemps un élément constitutif de l'Europe et c'est pourquoi la métaphysique était tellement développée parce que la science s'achevait dans la philosophie et puis dans la métaphysique, cette science s'est déplacée vers les Etats-Unis et le Japon, mais c'est pas le Japon au point de vue commerce peut nous créer des difficultés, mais c'est aux Etats-Unis.

Par exemple, n'importe quelle recherche dans le monde biologique en Europe n'acquiert ses droits de cité, ne peut être patentée que si elle est inscrite au système des patentes des Etats-Unis. En Europe, si vous n'avez pas fait ça, vous n'avez aucun droit, vos droits d'auteur, de chercheur ne sont pas reconnus.



Je pense que le vrai obstacle à la réussite d'une construction européenne qui aurait une dimension spirituelle ne vient pas uniquement du dehors mais de nous-mêmes parce que nous ne sommes pas capables de déplacer cet espèce d'infantilisme dans lequel on nous a confinés et dans lequel apparemment nous nous tronçons bien. C'est-à-dire qu'une économie mondiale ou globale - je dirai tout à l'heure pourquoi je préfère le terme global - est en effet un défi à l'identité culturelle et spirituelle. Nous avons des schémas de production, des modèles de consommation qui sont en effet un attentat pour la survie humaine, non seulement parce qu'ils sont excluants mais ils vont faire de la terre un cimetière de déchets. Et là je me demande souvent, quand je vois ces chefs d'Etat ou de gouvernement réunis, où est le spirituel ? En disant cela je ne dis pas que tel homme ou telle femme n'est pas spirituel, peut-être il l'est, on ne sait jamais dans le secret de sa conscience mais c'est nous tous qui mettons notre confiance dans ces personnes-là. Est-ce que vraiment nous voulons cet état-nation et cette forme européenne de céder à l'économie comme quelque chose qui est naturel ou bien voyons-nous, et c'est là mon point principal, un rôle spirituel pour les Européens pour faire justement en quelque sorte que ces catégories-là éclatent.

M. de Foucault a dit tout à l'heure que nous étions, pour mon bonheur, impliqués dans une aventure, en parlant de l'Europe civique et sociale à Bruxelles et nous avons tout un programme. Et le programme était de continuer un dialogue avec les Européens, de faire une large consultation démocratique pour essayer



d'obtenir les perspectives des Européens pour faire en sorte d'arriver à des droits qui soient égaux pour tous, surtout que l'Europe de demain puisse être fondée sur une réalité pour nous plus sociale, plus libre, plus démocratique mais en visant ces buts très proches, on visait aussi une Europe capable de vivre un rôle véritablement culturel et spirituel.

C'est là un des défis que je vois aujourd'hui dans l'identité spirituelle de l'Europe : sommes-nous capables de redécouvrir notre identité spirituelle quand nous sommes écrasés par une économie contre laquelle nous ne réagissons pas ? Maintenant, on entend beaucoup de choses. Je suis surprise comment en trois ans, les gens semblent tous s'être convertis à l'idée des droits sociaux, et à quelque chose que l'économie avait relégué au placard.

## Fundação Cuidar o Futuro

Je crois encore qu'on risque d'avoir la langue de bois. Parce que c'est moderne, parce que les gens en parlent, parce c'est important, tout le monde se met à parler. Or ce n'est pas évident que ce soit facile, que ce soit seulement une question de langage de venir aux droits sociaux. Quand je parle de ça, je parle à nouveau de mon expérience, j'ai été candidate à la présidence de la République il y a douze ans avec trois hommes remarquables comme concurrents et ma lutte avec chacun des trois, une heure et demie avec chacun a été exactement sur ce point. Le social doit avoir le dessus sur l'économie. D'ailleurs une phrase que l'actuel Prix Nobel d'économie, le Professeur Armatya Sen de l'Inde, a bien expliqué quand il dit, bon l'économie est très importante, mais elle n'est faite que pour donner aux gens de la nourriture, de l'emploi,

du logement, de l'éducation, de la santé, etc. Il y a douze ans dans mon pays cette idée était vue comme de l'utopie, de l'idéalisme, comme quelque chose qui ne pouvait venir que de la tête d'une femme qui est toujours dans les nues, n'est-ce-pas, par définition pensent-ils et donc qui était inacceptable.

Heureusement aujourd'hui on pense différemment mais il y a encore une immense distance pour arriver à cette emprise réelle sur l'économie. Et je dois vous dire que cette emprise réelle sur l'économie fait appel à notre capacité de vivre le spirituel. Parce qu'il faut faire plus avec moins, et ça pour tout le monde, et ce n'est pas facile.

(M. de Foucault : Madame, vous avez raison de dire qu'il n'y a d'identité spirituelle que pour celui qui se tient debout.

Fundação Cuidar o Futuro





**Troisième volet - Quel est le projet d'identité spirituelle pour l'Europe, pour l'Union européenne d'aujourd'hui, mélangeons un peu les deux.**

J'aimerais souligner qu'à côté de l'entropie, il y a ce que ... appellerait la mégaentropie, c'est-à-dire le mouvement qui fait en sorte que vous sortez de cette loi inexorable de perte d'énergie dans chaque opération où vous êtes et qu'au contraire, il y a aussi des signes d'espoir. Et je ne peux pas ne pas commencer par une image qui se passe à côté de Lyon, quelque cent kilomètres ou plus qui est pendant les mois entre le mois de mai et le mois de septembre, à la colline de Taizé {le lieu} où chaque semaine 6.000 jeunes. J'y vais très fréquemment et là je vois quelque chose des jeunes qu'on ne voit pas dans les églises ni ailleurs, mais là on vit avec presque rien, j'ai eu l'expérience cet été avec de jeunes amis qui sont allés en disant : moi, je ne crois à rien, ça ne me dit rien d'y aller, mais si vous me dites, je vais voir, je vais regarder, j'y reste deux jours et puis au retour, l'une d'entre elles qui est juriste et qui travaille comme juriste pour un syndicat, elle me disait : en effet, j'ai découvert qu'il y a quelque chose. Et donc il y a des signes comme ça. Et j'attends beaucoup des signes. Ils ne sont pas les mêmes qu'au début du siècle, ou même vers les années 50 où nous vivions encore sous la forme de normes, de manifestations de masse, etc., mais il y a des signes qui, à mon avis, sont positifs.

Ceci dit, quel est le projet, quels sont les signes pour ce projet, il s'agit, et c'est sur ça que portera presque exclusivement mon intervention, c'est le déplacement de la question espace-temps.



Si nous prenons l'équipement mondial en télévisions, ordinateurs, et les chaînes qui nourrissent les unes et les autres, nous voyons la capacité du monde augmenter d'un million de fois. Un million de fois ça veut dire qu'on a changé d'échelle : on n'est plus là où l'on était, on est ailleurs et que cette notion du temps est nécessairement liée à une autre notion de l'espace.

Là j'aimerais faire une toute petite parenthèse parce que j'ai un différend avec certains de mes amis français concernant le mot mondialisation ou globalisation et je pense que c'est très important de voir que la technologie de la communication permet de rendre le temps pratiquement instantané, cette technologie a été investie tout d'abord par les agents économiques et financiers mais ce sont surtout ces deux phénomènes-là que j'appelle la globalisation. Parce que la globalisation, c'est pas parce qu'il y a tel ou tel évènement en même temps dans différents pays, par exemple qu'il y a le Sida dans plusieurs pays en même temps, non, ça c'est un évènement mondial, qui existe ici, par là, par là.

Ce qu'on veut dire quand on parle de globalisation, ce n'est pas non plus la question des rapports et des discussions au sein des Nations Unies et autres instances internationales, là c'est vraiment l'international. C'est encore basé sur l'espace de l'Etat-nation et donc sur un autre espace-temps. Or ce dont nous parlons quand nous parlons de globalisation, c'est un phénomène qui fait qu'instantanément les choses puissent arriver en même temps dans le monde entier.



Vous avez aujourd'hui dans Le Monde une interview avec M. James Tobin qui a été Prix Nobel d'économie en 71, qui parle de la fameuse taxe qu'il a suggérée. Depuis beaucoup de gens ont travaillé là-dessus sur les transactions internationales de capital, et c'est très intéressant de voir que quand on parle de global, on parle de quelque chose qui en même temps est en train de se produire partout. Le fait que la Bourse ne ferme jamais dans le monde, qu'elle est toujours ouverte, c'est quelque chose d'époustouflant. L'autre jour je travaillais aussi avec des jeunes économistes qui travaille surtout dans le domaine financier et l'un d'entre eux me disait : mais quand je me réveille la nuit, je me dis mais qu'est-ce qui se passe à Tokyo maintenant ? En plus, il travaille sur un domaine qui s'appelle les dérivés, qui est l'argent fictif mais même comme ça cet argent fictif pour lui est fondamentale.

## Fundação Cuidar o Futuro

Or cet aspect-là, cette globalisation nous amène - je ne vais pas m'étendre là-dessus parce que c'est une chanson que je ne terminerais jamais - à une autre notion de l'espace elle-aussi. Dans cette notion de l'espace, j'aimerais d'emblée parler du spirituel. D'un côté, nous sommes dans la technologie de la miniaturisation, tout est en miniature. Et dans cette technologie qu'est-ce que nous voyons ? Nous pouvons avoir un livre dans une petite disquette. Et cette réduction de l'espace pour inclure l'information nous amène par analogie à cette question-là : y aura-t-il une pensée qui sera contenue dans un rien d'espace ? dans un vide d'espace ? Sommes-nous en train par analogie - je dis toujours par analogie et là un peu ma formation mathématique m'y aide un peu, par une théorie



des séries, quand on fait des séries mathématiques, le dernier terme de la série tend vers l'infini et donc c'est là que je base mon analogie, ce n'est pas seulement une image jolie que j'aurais trouvée etc., non, mais c'est parce qu'il me semble que les outils intellectuels que nous avons peuvent nous aider aussi à saisir cette réalité.

C'est pourquoi bien au contraire de ceux qui sont un peu concernés et qui ont peur, je dis : non, nous marchons vers la civilisation de l'immatériel. D'un côté, je dénonçais tout à l'heure l'économie, la mainmise de l'économie sur le reste de la vie. Mais je dis : non, il y a un signe d'espoir et ce signe d'espoir, c'est cette civilisation de l'immatériel où l'espace se réduit et où, en même temps, les événements dans le temps deviennent instantanés.

## Fundação Cuidar o Futuro

Ceci n'est pas sans rapport avec l'Etat-nation dont je parlais tout à l'heure. S'il en est ainsi, l'Etat-nation se voit nécessairement ébranlé, nous n'avons pas besoin de le dire, ce n'est pas seulement par les conséquences dans le domaine financier, la crise des Tigres asiatiques, non, c'est en me basant sur votre philosophe, Lévinas, nous n'est pas le pluriel de je. Et ça peut être dit aussi d'un ensemble géo-politique comme l'ensemble européen : l'Europe n'est pas le pluriel d'Etats-nations. Le nous n'est pas le pluriel de je. Je crois qu'il y a là quelque chose qui peut nous aider, qui peut nous faire aller vers une véritable convergence de points de vue, vers une véritable assimilation dans notre propre vie, dans ces images concernant le passé de choses qui ont été vécues ailleurs et qui ont, en quelque sorte, existé



simultanément et ainsi de suite. Là, nous avons aussi un aspect très important, quand je dis nous n'est pas le pluriel de je, peut-être que ça a quelque chose à voir avec ce que dit un autre Français, mais il y a longtemps, dans les années 40-50, le Père Teilhard de Chardin, ce qu'il appelle la noosphère, c'es-à-dire l'ensemble des gens. De même qu'il y a la biosphère et l'atmosphère, il y a la noosphère, l'ensemble des humains qui enveloppent la terre et qui sont soudés les uns aux autres par des liens invisibles. Et lui disait tout ça avant cet instantané du temps et avec toute cette question de l'espace, etc. Il me semble que là nous obtenons une image du monde qui peut être aussi appliquée à l'Europe. Et un monde donc où le rapport des uns aux autres peut devenir, si nous le voulons, un rapport beaucoup plus proche.

Et de là nécessairement, la question de la souveraineté dont on discute si souvent à propos de l'Europe est une question complètement dépassée. C'est-à-dire la souveraineté n'est pas l'affirmation d'un Etat-nation à l'égard des autres, la souveraineté est la capacité de dépasser, ce qui d'ailleurs est déjà dépassé, les frontières, elles sont tombées, la défense commune, on l'a mais ce que la nouvelle souveraineté veut dire, c'est une responsabilité accrue vers l'ensemble de notre continent et vers l'ensemble du monde.

Est-ce que cela est spécifiquement chrétien ? Est-ce qu'on peut rester à un spirituel où dans une couche de sédimentation chrétienne sont venus s'ajouter d'autres éléments ? Je n'en sais rien mais je sais que le plus grand poète portugais, Fernando Pessoa, qui a passé toute sa vie à se demander : qui est Dieu, est-ce que





42.

Dieu existe, est-ce que Dieu n'existe pas ? et il a même différentes personnalités, certaines complètement agnostiques, on peut le dire, d'autres quand même en posant des questions et dans un de ses poèmes, il dit quelque chose qui est très fort et qui me semble finalement la racine de l'attitude spirituelle de l'homme. Il dit : "Je suis celui qui a entendu la voix de Dieu dans un poulailler et qui a chanté la chanson de l'infini dans un puits fermé". Je pense que l'effort pour continuer à entendre la voix de Dieu dans un poulailler et qui est bien la situation dans laquelle on se trouve parfois, et chanter la chanson de l'infini dans un puits fermé, où peut-être personne nous écoute, ni sait même pas que nous sommes là, je pense que ça sera pour moi le grand espoir.

M. de Foucault - simultanéité et rétrécissement de l'espace.



Questions :

J'ai entendu ce dernier participant comme exprimant surtout un cri du coeur et voulant être reconnu. Mais je peux dire qu'à partir de l'expérience de M. de Foucault et de la mienne, que notre vie ne se passe pas seulement comme celle-ci en train d'exposer des choses. J'essaie, on peut dire nous essayons d'écouter le plus grand nombre de personnes. Moi je ne crois pas, Monsieur, comme vous le disiez des mots qu'on utilise, je ne crois pas à une démocratie qui serait définie seulement par quelques-uns et je crois à une démocratie qui serait définie par tous, y inclus par ceux qui, à un moment ou à un autre, se trouvent vraiment exclus.

Là, ce que je peux affirmer, c'est que le lien dont parlait M. de Foucault entre démocratie et spiritualité se pose exactement là : qu'on termine avec l'agréable cocoon de se trouver seulement avec des gens qui pensent de façon semblable et il faut qu'on puisse écouter des gens tout à fait différents, écouter et discuter.

Il y a une autre question de M. le Consul qui parlait de l'influence spectaculaire de la télévision.

